

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Madeleine Allard, Thierry Horguelin, Karine Légeron

Michel Lord

Number 165, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2017). Review of [Madeleine Allard, Thierry Horguelin, Karine Légeron]. *Lettres québécoises*, (165), 40–41.

☆☆☆

MADELEINE ALLARD

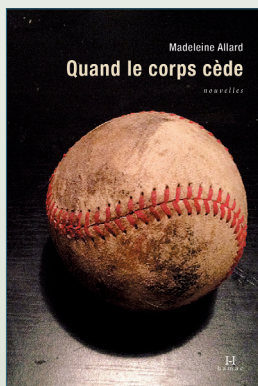
Quand le corps cède

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016, 142 p., 17, 95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Des idées fixes qui bougent

Auteure d'un livre pour enfants et d'un curieux ouvrage sur l'allaitement, Madeleine Allard m'a tout de même agréablement surpris avec *Quand le corps cède*, son premier recueil de nouvelles.

Les neuf nouvelles s'articulent pour la plupart autour d'une idée fixe qui dérange profondément les personnages. Dans « Le roi de la montagne », c'est ne plus penser à rien que recherche obstinément un homme parti avec son frère en montagne. C'est qu'il est exaspéré par sa relation avec sa femme qui allaite leur bébé et lui tombe sur les nerfs. Il est même si impatient avec son frère qu'il finit par se battre avec lui, ce qui a l'heur de le calmer. Voilà qui lance le recueil sur les chapeaux de roues.



Dans « La Toblerone », une jeune femme se retrouve également en montagne, la même qu'elle avait gravie avec son père, décédé depuis. Dans ce pèlerinage aux sources à la mémoire de ce père vénéré, la narratrice répète inlassablement une phrase en anglais qui évoque un certain David demeurant introuvable. Comme une double perte irréparable?

C'est l'idée de l'amour mort qui trouble une jeune femme dans « Il fait froid ». Par une journée d'hiver, elle se fait belle et reste légèrement vêtue pour aller rapporter les affaires d'un homme qu'elle a décidé de quitter, mais elle demeure hantée par le désir de rester avec lui. Belle représentation des paradoxes de l'amour et de ses souffrances. « Snowfall » est une variation sur le même thème, une femme écrivant une lettre à un amant qui l'a quittée pour son Angleterre natale, et qu'elle souhaite ne plus revoir. Pourtant, elle lui dit à la fin : « Je ne t'aime plus. I love you still. » (p. 75) Le texte entremêle ainsi assez habilement le français et l'anglais.

Les autres nouvelles parcourent des domaines fort variés, parfois légers, comme le baseball qui sert de toile de fond dans « Emmène-moi jouer au baseball », où une famille déménagée à Halifax s'amuse les soirs d'été à cette activité à l'époque des Expos de Montréal, en un temps où les écrans n'avaient pas encore fait éclater la cellule familiale.

L'idée fixe revient en force dans « Entre les mots » où une femme, annonçant à son compagnon qu'elle est enceinte, entend une phrase fatidique, répétée moult fois et qui va la hanter longtemps : « Tu devrais te faire avorter. » (p. 95, 97, 101)

L'obsession porte sur une bête qui détruit un jardin dans « Le chevreuil ». Retirée à la campagne avec son mari, une femme enrage de voir ses plantes détruites par ce qu'elle croit être un chevreuil. Après sa mort, son mari tue la pauvre bête qui est entrée dans la maison, mais pleure la mort d'une... chevette.



MADELEINE ALLARD

La dernière nouvelle, fort émouvante, ferme le recueil comme dans une vie arrivée à sa fin. « La voilà qui arrive », c'est la mort d'un vieux monsieur d'origine italienne qui s'éteint doucement, car il a vécu une bonne vie : « Soyez sans crainte. Je me sens calme. Je vous aime tant, mais la mort m'appelle. Je respire plus lentement. Il me semble que mon cœur vient de sauter un battement. *Un momento, un momento*. La voilà qui arrive. » (p. 135)

Ce sont là les derniers mots de ce recueil qui préfigure sans doute d'autres belles œuvres à venir.

☆☆☆

THIERRY HORGUELIN

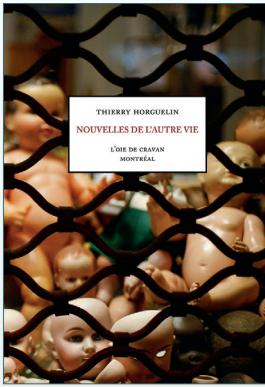
Nouvelles de l'autre vie

Montréal, L'Oie de Cravan, 2016, 118 p., 16 \$.

Altérité et transréalité inquiétantes

Fin nouvellier, Thierry Horguelin, né au Québec et vivant en Belgique, est bien un continuateur de la tradition belge de l'étrange. Tour à tour critique littéraire et cinématographique, scénariste, libraire, son parcours varié se reflète dans son deuxième recueil de nouvelles, ne serait-ce que dans le plaisir qu'il met à créer des dédales scripturaires étonnants.

Porté par son goût de l'exploitation formelle (il aime Borges et Perec), dans les sept nouvelles « de l'autre vie », Horguelin exploite plusieurs sous-genres. La nouvelle d'ouverture, « Mon double et moi ou Préface à ce livre », est en effet une nouvelle-préface. Cette facétie fantasmagique met en discours un homme, Thierry Horguelin lui-même, qui découvre dans une librairie bruxelloise qu'il a un double, mais uniquement nominal. Son homonyme le dédouble, mais en plus parfait. Comme lui, l'autre écrit, mais mieux. Un jour, sa femme le quitte pour aller vivre en Italie avec l'autre, alors que lui continue de croupir dans « le marasme d'une existence besogneuse et terne dans une ville



THIERRY HORGUELIN

sans soleil » (p. 20). À la fin, il annonce aux lecteurs que la suite du recueil comprendra des nouvelles de sa plume et de l'autre.

Je retiens de ma lecture surtout quatre textes. Dans « Positions dans l'espace », la narration s'adresse à une femme, désignée par un simple « vous », anxieuse en attendant deux hommes qui tardent à arriver, tout en s'imaginant les pires scénarios catastrophes. À la fin — mais il n'y a pas de fin —, ces trois personnages

Le recueil se ferme sur « Tweet fiction », une véritable facétie, en forme de tweets.

semblent condamnés « à tourner [...] en rond pour l'éternité ». On songe ici au « Tombeau d'Edgar Poe » de Mallarmé: « Tel qu'en lui-même, l'éternité le change », sauf qu'ici l'éternité semble figée.

Certains textes appartiennent à une forme de science-fiction. Dans « La visite au musée », un savant amateur de miniaturisation raconte son étrange odysée à un jeune homme qu'il finira par réduire en miniature grâce à un canon de son invention pour qu'il ne révèle pas ses secrets, soit le vol des grands monuments de l'Europe réduits dans son jardin-musée bruxellois « à leur taille idéale » (p. 42).

« Alterlife » est la plus développée des nouvelles. Dans un univers techno, la vie n'est plus possible à la surface de la Terre devenue trop chaude, mais c'est pire dans l'Univers où vivent dorénavant des êtres qui se dématérialisent, tout comme la « réalité » dans laquelle ils vivent. Un monde de cauchemar dystopique.

Le recueil se ferme sur « Tweet fiction », une véritable facétie, en forme de tweets, 82 au total, et qui évoquent curieusement les grandes œuvres de Flaubert, Dumas, Proust et *tutti quanti*, mais qui sont toutes confondues par contamination dans des livres électroniques qu'un tuiteur qualifie de « forme réjouissante d'intertextualité sauvage » (p. 112). Sans doute plus sauvage qu'autre chose, mais le recueil, lui, est plutôt une réjouissance dans son genre.



KARINE LÉGERON

Cassures

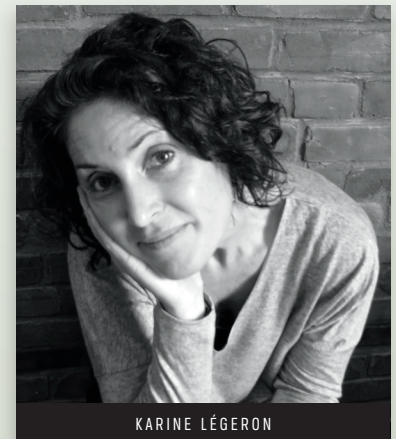
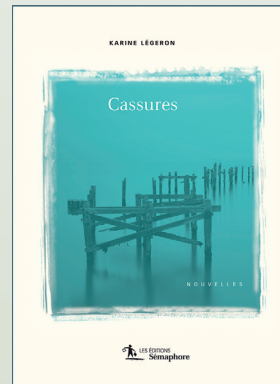
Montréal, Sémaphore, 2015, 112 p., 17,95 \$.

Les aléas du métier

Les quatorze nouvelles de *Cassures*, premier livre de Karine Légeron, illustrent toutes d'affreux malheurs. Toutes sans exception. Il faut s'armer de patience pour passer à travers le livre. Le tout commence par un meurtre : le narrateur, père d'un garçon immonde qui bat sa mère, tue son fils dans « Noyade ». La dernière nouvelle, « Après Muguet », offre le cas d'un vieil homme qui, désespéré par la mort de sa femme, se suicide.

Les problèmes de couple, on s'en doute, ne manquent pas dans cette galerie infernale. Dans « Le cri », un homme refoule sa rage d'avoir une harpie comme femme jusqu'au moment où il hurle à s'arracher les poumons et décide de tout quitter. « Harmony, Maine » thématise le même problème, mais dans une situation plus dramatique. Apprenant sa propre mort à la radio, un homme se rend compte que ce mort est en réalité un bandit qui vient de le brutaliser et de voler sa voiture et son portefeuille. Comme on le croit mort et qu'il est malheureux avec sa femme, il s'apprête à la quitter pour se refaire une vie nouvelle. Ailleurs, la querelle entre un homme et une femme, dans « Le jour où Oscar est mort », a pour conséquence de faire perdre l'innocence à leur jeune fils qui, devant tant de bêtise, « claque derrière [lui] les portes de l'enfance » (p. 23). Dans « Fleur fanée », une autre nouvelle un peu forcée — cela peut s'expliquer par la panique qui rend fou —, une fleuriste est si bouleversée par un cambriolage qu'elle s'enferme dans le frigidaire avec ses plantes.

« Fim do mundo » donne quant à elle dans une certaine incohérence. Une fille arrive chez son père après dix ou vingt ans d'absence. Il lui a



KARINE LÉGERON

écrit pour lui dire qu'il ne veut plus la voir, mais qu'il l'aime. Cependant sa fille arrive, ce qui provoque la réclusion du père dans sa maison, qui pense qu'« après vingt ans de colère et d'amertume, [...] côtoyer sa fille le torture et le mine » (p. 61, je souligne). Cela, sans qu'on sache jamais pour quelles raisons. Puis soudain tout change : il la voit revenir d'une baignade et « présume, avec un éclat de rire, qu'elle a posé le pied sur un oursin » (p. 62, je souligne encore la bizarrerie). Et là, l'amour filial resurgit comme par magie. Sans commentaire, dirait César.

« Sur les murs des galeries » paraît aussi un peu tiré par les cheveux. Une femme exploite sa sœur pendant quinze ans en signant à sa place les toiles de cette dernière qui se laisse faire benoîtement jusqu'à ce qu'elle se révolte. La mégère se prend au début pour une « faussaire heureuse et accomplie » alors qu'elle n'est rien d'autre qu'une voleuse d'œuvres et d'identité, ne faisant que signer les toiles peintes par une autre.

À tout prendre, je dirais que ces « cassures » existentielles ne sont pas dépourvues d'intérêt, mais que, fort inégales, elles illustrent les efforts que déploient certains pour devenir écrivains, avec tous les aléas du métier en devenir. Cela rappelle aussi que la nouvelle n'est pas un petit genre facile.